

JEANNE BOUJASSY

ISABELLE D'ESTE

GRANDE DAME DE LA RENAISSANCE



LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

JEANNE BOUJASSY

ISABELLE D'ESTE

A Gabriel Arché... il lisait sur mon épaule,
approuvait parfois, conseillait souvent, s'in-
téressait toujours.

In memoriam.

A ma fille, le docteur Jeannine Récoules-
Arché... elle me fut, en l'occurrence, une intel-
ligente et dévouée secrétaire.

9938

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

16° K

570

DL - 7 7 1960 8910

DU MÊME AUTEUR

Chez divers Éditeurs.

MINERVE.

OLIVIERS. Prix Minerva.

POURQUOI JE L'AI TUÉE.

LA PASSION DU PASTEUR CEYLÈRE (couronné par l'Académie française). Prix Broquette-Gonin.

JEANNE BOUJASSY

ISABELLE D'ESTE

GRANDE DAME DE
LA RENAISSANCE



LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18 RUE DU SAINT-GOTHARD PARIS XIV

JEANNE BOUSSY

ISABELLE D'ESTE

GRANDE DAME DE
LA RENAISSANCE

1564-1619

ÉCRIVAIN ET AMATEUR

DE LA LITTÉRATURE

FRANÇAISE (1564-1619) (1564-1619) (1564-1619) (1564-1619) (1564-1619)



LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

48 RUE DE SAINT-GOTHARD PARIS XIV

© Librairie Arthème Fayard, 1960.

MANTOUE...

La voici donc cette vieille cité lombarde que j'avais tant désiré de connaître.

Et ma surprise est grande.

J'avais tellement cantonné cette ville dans le passé que j'avais fini par en faire, dans mon imagination, un îlot flottant dans la traînée des siècles, qui aurait gardé, en dépit du progrès et de la civilisation, son visage d'antan.

Mais où sont ces petites rues en zigzag, ces carrefours-coupe-gorge, ces maisons hydropiques et lépreuses, ces boutiques obscures dont parle le chroniqueur?

Tout est, ici, riant et neuf.

Si certaines rues de l'intérieur sont demeurées étroites — disposition adoptée par les villes méridionales trop inondées de soleil — elles sont soigneusement entretenues, et les maisons, dans un correct alignement, n'ont rien de moyenâgeux.

Les artères centrales sont élargies; les places aérées. Les constructions ont, pour la plupart, conservé leurs arcades, leurs balcons en ferronnerie, arrondis en corbeille, leurs fenêtres ouvragées, laissant intacte, à la capitale gonza-guesque, sa grâce surannée. Mais les façades sont recrépies, les sculptures restaurées et les vitrines des magasins moder-

nisées. On ne sent pas peser sur soi cette tristesse morne que dégage la vétusté.

Mantoue est jeune et joyeuse. Plus de marais propagateurs de peste. Asséchés, ils sont transformés en prairies, arrosés et fertilisés par le Mincio.

Mantoue... Je traverse la place aux Herbes, toute bruisante de ses pigeons. Elle a la grâce aimable des aïeules dont le sourire est demeuré lumineux. A un balcon, des femmes en robes légères parlent entre elles au milieu des pots de géraniums... Alors le passé vient à ma rencontre. Je crois y voir les grandes dames emperlées et empennées battant des mains en voyant passer un brillant cortège...

Vive François de Gonzague! Vive Ludovic le Morel! N'ai-je pas vraiment entendu ces vivats?

Et la raison de ma venue ici me talonne. Je suis là pour y chercher le souvenir de cette maison des de Gonzague qui fut si brillante pendant le *cinquecento*, qui joua un rôle, sinon prépondérant, du moins important pendant les guerres d'Italie, et fut rendu tel par l'influence d'une femme dont le nom a traversé les siècles : Isabelle d'Este, marquise de Mantoue.

Des murmures derrière moi me rappellent à la réalité. On parle français... Des touristes. Je les suis, car je présume qu'ils vont visiter le Castello des de Gonzague. Le Castello, but de tout voyage à Mantoue.

C'est une formidable bâtisse, un château fort-prison, avec ses fenêtres grillagées, ses portes épaisses sévèrement closes, sa façade sans ornement et de couleur grise.

A l'intérieur, tout est neuf, dans le palais des de Gonzague, tout est pimpant. On le dirait sorti des mains des artistes de la Renaissance.

Un touriste grogne tout haut :

— Quelle idée de restaurer cela? On a, à tout jamais, chassé les ombres...

Mais non... La célèbre marquise qui mit des années à faire de ce lieu un *paradiso*, comme elle se plaisait à le nommer, et dont la réputation s'étendait au loin, aurait été navrée si elle avait vu en quel état le mirent les Autrichiens en 1630, puis les Français en 1797. Les uns et les autres le réduisirent en cendres.

Tandis qu'elle croirait, s'il lui était donné de revenir maintenant en ces lieux, les avoir quittés la veille seulement. Ravie, elle retrouverait, presque intact, ce cadre créé par elle, animé par sa volonté, tout chaud encore des souvenirs de Mantegna, de Lorenzo da Casta, du Titien, du Corrège, de Jules Romain...

Et pourquoi son âme ne serait-elle pas là? Pourquoi son esprit n'aurait-il pas présidé, invisible et présent, à la restauration de son Castello?

Sous l'égide d'un gardien qui récite une leçon apprise et s'arrête de temps en temps pour répéter « C'est beau, n'est-ce pas? », nous parcourons les vastes salles, les appartements de réception ornés de tapisseries faites d'après les cartons de Raphaël, des peintures des fleuves d'Anselme de Vérone; les plafonds sont l'œuvre du Corrège et sur la frise de la Galerie des Glaces, je reconnais la belle Boschetti peinte par Jules Romain.

Vastes pièces de parade, lieux élus de la marquise, son *studiolo*, sa *grotta*, son *paradiso*, nous allons dans un palais enchanté, brillant, doré, qui nous paraît prêt à recevoir ses hôtes après un long voyage.

Voici les corridors interminables qui deviennent de plus en plus petits. C'est le domaine des Lilliputiens. La mar-

quise y logeait ses nains, les petits bonshommes qui l'amusaient, Morgantino et la minuscule Délia. Ils président, en peinture, point contrefaits, de proportions harmonieuses. Délia a un perroquet sur la main. Comme sa maîtresse, la naine est richement vêtue. Le couple avait des enfants. Isabelle les donnait, quand elle avait une politesse à rendre, comme on distribue les chiens et les chats d'une trop nombreuse portée.

Marquise Isabelle, venez-vous ici souvent? Il me semble que non. Furtivement, je quitte le groupe des touristes. Je m'isole pour la mieux trouver. Je me penche à une fenêtre ouverte sur une douve profonde; sur l'eau croupissante, dansent des bataillons de moustiques, et, léchées par l'eau polluée, des fresques sont encore visibles.

Je m'aventure dans les pièces désertes. Aimait-elle à s'appuyer sur cette cheminée en marbre de Vérone? S'attardait-elle dans cette chambre où se déroulent *les Métamorphoses* d'Ovide?

Je l'évoque... Je crois la voir, sa longue robe de brocart traînant le long des couloirs, dégageant les effluves des parfums violents dont elle aimait à s'inonder, suivie de la meute de ses chiens et de ses chats... Je la suis dans ce *cortile* secret d'où descend du ciel, extraordinairement bleu, une infinie sérénité... Oui, elle se plut près de ce puits, elle se grisa des senteurs de ces roses, elle se laissa choir sur ce banc ombragé de glycines et de chèvrefeuilles.

Isabelle d'Este Gonzaga...

Un désir ardent m'est venu de la connaître mieux, de pénétrer dans son intimité, de déchiffrer son âme.

Et j'ai fouillé dans sa correspondance, j'ai lu ce que sa main avait tracé, ou ce qu'elle avait dicté à ses secrétaires... je l'ai interrogée en contemplant longuement ses portraits.

Et puis, pour me délivrer d'elle, je me suis décidée à écrire sa vie. Du nouveau sur la marquise de Mantoue? Telle n'est point ma prétention.

Déjà en Italie, des érudits, pour la plupart membres de l'Académie royale, Alessandro Luzio, Rodolfo Renier, Cian, d'Arco, ont passé le plus clair de leur existence à dépouiller les archives gonzaguesques et à mettre en lumière cette figure féminine de la Renaissance italienne.

Un écrivain anglais Mrs Julia Cartwright, utilisant les documents italiens, a retracé avec fidélité et un grand sens historique les traits essentiels de la maison des de Gonzague et ceux de la célèbre marquise. En France, les savantes études de M. le professeur Péliissier sur la politique du marquis de Mantoue peuvent passer pour définitives. M. Robert de La Sizeranne a, dans ses *Figures de la Renaissance*, étudié en Isabelle d'Este la femme, l'artiste, la lettrée, la collectionneuse.

Mais je ne crois pas qu'il y ait en France, à ma connaissance, un ouvrage d'ensemble susceptible d'intéresser le grand public sur la marquise de Mantoue.

J'ai voulu la rendre accessible au public.

Y aurai-je réussi?

Au seuil de cet ouvrage, je me dois de remercier ceux qui ont bien voulu faciliter mon long et pénible travail. D'abord, les érudits conservateurs des bibliothèques de Milan, Mgr Giovanni Galbiatti, préfet de l'Ambrosienne, M. le professeur Paolo Nalli, directeur de la Bibliothèque de Brera.

Ensuite, les savants conservateurs des bibliothèques : d'Avignon, M. Girard; de Montpellier, M. Bel et son aimable femme; d'Aix, M. Guy de Tournadre et son intelligente secrétaire, M^{me} Gleizés; de Carpentras, M. Robert Caillet... Tous m'ont envoyé les documents et les livres nécessaires.

Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

"Et puis, pour me débarrasser de ces deux volumes, je me suis débarrassé
 comme on voit du bouillon sur le marbre de la cuisine.
 L'été a été tout un plaisir.
 "Dès en l'an, des fruits, pour la plupart mûrs, de
 l'Académie royale, d'Alexandre Lamoignon, de l'Académie de
 d'Arto, ont passé de main en main de leur existence à d'autres
 et les diverses générations de l'Académie en France ont
 ligne française de la Renaissance italienne.
 "Un certain nombre de tableaux, d'ouvrages, d'ouvrages
 documents italiens, traités avec fidélité et un grand sens
 historique, les traits essentiels de la maison des de Lamoignon
 et ceux de la collection de l'Académie de France à Rome, de
 de la protestation, d'ailleurs sur la politique ou sur les
 Maitland ont été, pour de l'Académie, M. Robert de La
 Maitland a, dans ses "Annales de l'Académie", écrit en 1857
 l'histoire de la France, l'histoire de l'Académie de
 "Mais je ne crois pas qu'il y ait en France, à un certain
 saut, un ouvrage d'ensemble susceptible d'être écrit. Un
 grand public sur la matière de l'Académie.
 "J'ai voulu la rendre accessible au public.
 "Y avait-il besoin de cela?
 "Au sein de cet ouvrage, je me dois de rappeler ceux
 qui ont bien voulu faciliter mon long et pénible travail.
 "D'abord, les érudits conservateurs des bibliothèques de
 Milan, M. Giovanni Galvani, directeur de l'Académie de Milan,
 professeur Paolo Nelli, directeur de la Bibliothèque de Turin.
 "Ensuite, les savants conservateurs des bibliothèques :
 d'Avignon, M. Girard; de Montpellier, M. Halévy; de son amie
 femme; d'Aix, M. Guy de Lamoignon et son fils, M. de
 secrétaire, M. de Lamoignon, de Carpentras, M. Robert Cahier.
 "Tous m'ont envoyé les documents et les livres nécessaires.
 "Qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance."

CHAPITRE I

INITIATION A LA VIE BRILLANTE

Son enfance et sa jeunesse tiennent tout entières entre les bastions de la ville ceinturée de fossés profonds.

C'est dans la riche, mais uniforme plaine ferraraise, arrosée par un bras du Pô et plusieurs canaux, que s'élevait le Castello des ducs de Ferrare, princes d'Este. Sa masse imposante, d'une teinte foncée, revêtait, avec sa façade gothico-lombarde, flanquée de quatre tours massives à créneaux et à mâchicoulis, un aspect fantastique, surtout quand, par les beaux soirs d'été, la lune projetait l'ombre de ces tours sur les douves, collier puissant, qui enserrait le château et l'isolait du reste du monde.

Le palais ducal, face au Palazzo Vecchio, relié au donjon par une galerie couverte afin qu'on pût le rejoindre facilement en cas d'alerte, bénéficiait des travaux que le duc Hercule, le père d'Isabelle, homme de goût et grand bâtisseur, y avait fait entreprendre. C'est dans ce palais ducal que lui et sa femme, la duchesse Éléonore, avaient installé leur cour, au milieu de merveilles artistement choisies, et que grandit la petite Isabelle, blonde princesse de légendes.

Les murs étaient tendus de cuir de Cordoue, de tapisseries brodées sur les cartons des grands peintres de l'époque,

Cosimo Tura, Girolamo Bonaccioli... Dans les chambres et dans les salons, les tableaux de Vighi d'Argenta, de Camillo Filippi, de Cosimo Tura, de Mantegna retenaient les yeux éblouis de l'enfant.

Elle aimait l'appartement particulier de sa mère, empli d'étoffes précieuses qui drapaient les lits et les sièges ou recouvraient les tables. Ses regards se posaient avec délicesses sur cette profusion de couleurs qui se fondaient en de moelleux dessins.

Elle raffolait du cabinet de son père. A ses méditations enfantines, un Christ de Jacopo Bellini, en bois sculpté, suspendu au-dessus du bureau offrait sa douloureuse architecture. Elle le contemplait de longs instants.

Le duc, qui avait pour sa fille aînée une prédilection non dissimulée, lui donnait la permission d'ouvrir les vitrines où, sur du velours cramoisi, s'alignaient des médailles de bronze, d'argent et d'or. Isabelle s'attardait sur ces chefs-d'œuvre de Sperandio, de Cristoforo Romano et, faisant jouer sur leurs éclatantes surfaces la lumière qui ne pénétrait que chichement par les fenêtres grillagées, s'amusait à projeter des rayons dans cette pièce alourdie de tentures.

La bibliothèque s'ouvrait pour Isabelle. Hercule d'Este aimait à avoir près de lui ses livres préférés. Savant, lettré, bibliophile, il trouvait dans Pétrarque, Xénophon, un refuge. Mais les livres d'histoire le retenaient. A Quinte-Curce, traduit en italien par Decembrio, il demandait des conseils. Cet ami des livres avait voulu que sa fille partageât ses goûts. De bonne heure, il lui avait donné des précepteurs habiles : Matthias Corvino, Jacopo Gallino, Battista Guarino, avaient été des maîtres compréhensifs.

Elle fut, dès son enfance, familiarisée avec la langue de

Virgile, d'Ovide, de tous les auteurs latins, qui étaient alors fort à l'honneur.

Isabelle d'Este, par un heureux hasard, apparut sur la terre d'Italie, à une époque élue entre toutes. La péninsule entière semblait obéir à la mystérieuse parole évangélique et naître une seconde fois. Un « esprit » spécial descendait du ciel sur la terre, ouvrant les intelligences humaines à la compréhension de toutes choses et les âmes à l'enthousiasme devant les merveilles d'une prodigieuse nature. C'est à ce moment aussi que, par une grâce particulière, le sol italien, dans un prodigieux enfantement, se délivra des statues grecques et romaines qui reposaient en son sein depuis des siècles. Époque unique, où non seulement les hommes prédestinés, sculpteurs et peintres, savaient insuffler la vie au marbre et à la pierre, reproduire les riches couleurs qui s'offraient à leurs yeux, mais encore où ceux qui, épris de beauté, étaient, à défaut de génie créateur, doués de goût, mettaient un point d'honneur à protéger les artistes pour leur permettre d'œuvrer dans la sécurité.

Il n'était pas un principicule qui ne voulût être un mécène. Pas un seul qui n'entretînt un peintre à sa cour, qui n'eût dans les principales villes d'Italie ses agents chargés de lui procurer des « antiques ».

Engouement excessif qui conduisit les amateurs d'art vers l'exagération. C'était, dans les palais, un entassement de statues, de tableaux, une profusion d'ornements et de décorations.

Des *delizie*, des demeures de songe, accueillèrent Isabelle au gré de son caprice ou de sa fantaisie.

Les ducs en possédaient plusieurs dans leur territoire :

Shifanoïa — esquivé-ennui — était aussi somptueusement décoré que le palais ducal. Des dauphins, des lévriers, des aigles, des trompes de chasse, des feuilles et des perles se détachaient en relief minutieusement sculptés, sur les piliers de la porte de marbre d'Istrie. Les salles de Shifanoïa étaient ornées par Francesco Cossa et ses élèves d'une suite fameuse de sujets de chasse pastoraux. Des rosaces sur les plafonds... des fresques sur les murs...

C'est à Shifanoïa qu'un des précepteurs d'Isabelle, Jacopo Gallini, lui apprit la grammaire de Chrysoloras.

Le palais de Belfiore, avec ses peintures, ses ferronneries, ses livres précieux... son vivier circulaire, occupé, en son centre, par une loggia, Belfiore, avec ses parterres de fleurs et de fruits, Belfiore était un lieu enchanteur.

Belriguardo... Ce château de plaisance, situé sur les rives du Pô, à Voghera, était riche des fresques de Cosima Turo, d'Ercule Roberti.

Belriguardo possédait autant de pièces que de jours dans l'année.

Un jour, un artiste ferrarais surprit la jeune princesse Isabelle en train de prier, à côté de sa mère. Et cette vision lui parut si charmante qu'il la matérialisa, l'immobilisa dans le stuc pour l'éternité. Groupe célèbre qui prit place dans une galerie de Belriguardo.

Belvédère, tout près de Ferrare, offrait à la fillette, encore, ses gazons et ses fontaines, son double portique, soutenu par des colonnes corinthiennes, son vaste parc, ses arbres fruitiers, ses prés et ses bois. C'est peut-être à Belvédère, que Cesare Bordini a décrit avec ce lyrisme débordant propre aux auteurs italiens, qu'elle se laissa le plus pénétrer par la poésie latente qui monte de ce pays fortuné,

et qui, tissant autour des êtres sa toile secrète et ténue, fait de cet *Elysium* un lieu de perpétuelle griserie.

*

Sur cet océan de splendeurs où évoluait Isabelle, se levaient parfois des orages effroyables qui menaçaient de tout engloutir.

1476. Isabelle a deux ans...

C'est la nuit. Elle dort profondément. Dans une chambre voisine sa mère repose.

Soudain, un grand bruit la réveille. Autour de son lit, elle voit ses gouvernantes affolées... puis celles-ci, au mépris de tout respect, la prennent sans précaution, l'habillent rapidement sans cesser de crier, de sangloter, de manifester les signes du plus violent désespoir.

Sa mère survient aussi, les yeux hagards... ses dames d'honneur la suivent dans un désordre échevelé. La peur domine tout ce monde. Chacun ne songe qu'à soi, qu'à se sauver. C'est, en effet, une fuite éperdue. Où va-t-on?

La duchesse et son cortège s'engouffrent, sans obéir aux règles du protocole, dans la galerie couverte qui conduit au donjon.

Les y voilà! Silence! Un peu apaisées, suivantes, gouvernantes et serviteurs tombent à genoux. Des prières ardentes montent vers le ciel. Isabelle cache son petit visage dans le giron de sa mère qui pleure et prie. L'aube se lève, le jour vient... Et le duc, suivi de ses gentilshommes, vient délivrer la duchesse et sa suite. Le péril est écarté.

Que s'est-il donc passé?

Isabelle l'a appris, plus tard. Elle a conservé un tel souvenir de cette nuit atroce qu'il ne s'effacera jamais de son

esprit. C'étaient des conspirateurs qui avaient attaqué le palais de Ferrare. Et ces conspirateurs avaient à leur tête Nicholas d'Este, le propre neveu du duc Hercule.

Si on a caché à Isabelle comment son père a puni les coupables, il lui a suffi, plus tard, d'entendre certains chuchotements, des indiscretions involontaires de domestiques, pour le savoir.

Nicholas a été décapité, lui et ses vingt-cinq compagnons.

La fille aînée des ducs de Ferrare, tout enfant, a été terrorisée par la guerre, et la plus effroyable de toutes, celle qui dresse les uns contre les autres les membres d'une même famille.

La trahison est installée au foyer. Le duc Hercule n'a-t-il pas failli être empoisonné? Toujours il est obligé, pour assurer sa sécurité, de faire trancher des têtes. La cour de son Castello ruisselle de sang... Moi ou les autres, telle doit être sa devise. Souvent Isabelle entend des cris terribles, mal étouffés par les murs épais. Ce sont des soldats que leurs capitaines mettent à la torture pour les moindres délits. La passion et l'ambition dirigent les princes qui se sont faits condottieri pour se défendre.

Guerres, complots, politique... États secondaires sur la défensive sachant qu'ils sont convoités par de plus grands... États importants guettant une belle proie facile...

En cette époque d'agressions et de coups de main, les prétextes ne manquaient pas pour se jeter sur un pays.

*

En 1482, Isabelle a huit ans. Son père est malade. Occasion sans pareille pour l'ambitieuse Venise qui, depuis

longtemps, désire Ferrare. Tandis que le duc Hercule est au Castel Vecchio, les armées vénitiennes envahissent le duché. Horreur! Elles parviennent à planter le lion de Saint-Marc dans la douce villa de Belfiore, la *delizie* adorable, toute bruisante de chants d'oiseaux.

La duchesse Éléonore est énergique. C'est elle qui défendra son duché. Isabelle aurait bien voulu demeurer près d'elle. Sa mère est inflexible. L'enfant ira, avec ses frères, à Modène, où elle sera en sûreté. La duchesse, avec ses fidèles sujets, opposera un front décidé à la tourmente.

Isabelle était assez raisonnable pour que ses parents la tinsent au courant de certains faits capitaux. Elle sut, deux ans après, que la paix avait été enfin signée avec Venise, garantie par le traité de Brognolo.

Dix ans! mais son esprit était précocement mûri. Aussi quand elle récitait les vers virgiliens :

« On se presse en foule autour de ces guerriers sans vie, à demi morts, dans ces lieux tout fumants d'un récent carnage et où écument encore de longs ruisseaux de sang. On reconnaît, dans le butin, et le casque brillant de Messape, et ce baudrier d'or qui à tant coûté à conquérir... », ils prenaient dans son esprit une signification profonde. La guerre, toujours la guerre! Chez les anciens, à son époque... Elle en concluait que les massacres étaient inévitables et présidaient aux destinées des États.

Pendant une longue période de paix et de prospérité suivit le traité de Brognolo. La cour de Ferrare eut tout le loisir nécessaire pour faire à l'intelligence sa part.

Les auteurs antiques étaient à l'honneur, Marcile Ficin avait, comme professeur de l'Académie de Florence, donné le ton. Des savants, des poètes, des prosateurs admis à la cour de Ferrare, protégés par le duc Hercule, pouvaient,

à loisir, se consacrer à leurs œuvres. Ils récitaient leurs poèmes, leurs sonnets, leurs épigrammes, sous les frondaisons du parc princier, approuvés, discutés par le duc ou la duchesse Éléonore. Joies délicates sous la sérénité olympienne de l'azur italien, où les vers d'amour alternaient avec des réflexions profondes sur des sujets philosophiques empreints de cette angoisse que procure toujours le problème de l'immortalité de l'âme.

Quoique jeune, la princesse Isabelle était souvent admise à écouter. Sa vive intelligence, sa sagesse très au-dessus de son âge, en faisaient une compagne précieuse pour sa mère.

Une fille et une amie...

L'un des plus grands enchanteurs de la cour de Ferrare était Niccolo da Correggio, fils de la belle Béatrice, sœur du duc Hercule. Son père étant mort avant sa naissance, il avait trouvé, chez les d'Este, un second foyer, chaud et affectueux. D'ailleurs, séduisant et prodigieusement doué, il méritait la confiance que son oncle mettait en lui. Poète, il composait des églogues et des sonnets qu'il lisait à sa cousine Isabelle, qu'il lui dédiait quelquefois, non par seule courtoisie, mais parce qu'il avait pour elle une sincère affection. Celle qu'il appelait *sa Madona unica mia, sa mia illustrissima Isabella* le méritait, d'après lui, entièrement. Il se proclamait « son esclave dévoué ». Il était prêt, pour elle, à tous les dévouements.

Elle était sa confidente. Il lui lisait son roman pastoral *Cefalo*, sous les ombrages du parc ducal. Quand on le représenta, pour la première fois, sur une scène de fortune, montée dans une salle du palais, Isabelle, assise au premier rang, applaudit de toute la force de ses petites mains.

« Oh! lui disait-elle, vous êtes le plus brillant des poètes et le plus courtois des érudits de tous les temps de l'Italie! »

Plus tard, Niccolo da Correggio baptisa sa cousine de cette appellation flatteuse que la postérité a retenue pour la désigner, elle seule : *la prima donna del tempo*.

Sans doute Isabelle fut-elle une des premières à entendre les balbutiements poétiques de l'Arioste. A cette époque, l'Arioste était à Ferrare, au service non pas d'Hercule d'Este, mais de son frère le cardinal d'Este. Toutefois, le duc avait lu quelques-uns de ses travaux poétiques et l'attirait souvent à sa cour. Dès qu'il connut sa brouille avec le cardinal d'Este, Hercule se l'attacha.

On imagine aisément la *giovinetta Isabella*, ouvrant de grands yeux en écoutant ses vers où le plaisant et le sévère, l'aimable et le terrible, fleurissaient tour à tour.

Matteo Boïardo récitait des strophes de son *Roland amoureux*, des poésies latines et italiennes. Francesco Bello, poète charmant, mais aveugle, se plaisait à composer des poèmes sur un seul titre qu'elle lui donnait. Il avait mérité, pour cette facilité, le nom « d'improvisateur ».

C'était tout un monde idéal qui se déroulait devant elle, un monde où le merveilleux des romans de chevalerie, la féerie exaltante, les inventions les plus folles ou les plus pathétiques, se mêlaient curieusement aux sentiments chrétiens. Et pourtant, ceux qui se plaisaient à forger ces imaginaires récits laissaient transparaître les hommes de la Renaissance qu'ils étaient, avec la violence de leur nature, leurs fourberies, leurs trahisons, leurs froids calculs.

Extraordinaire école où se formait le cerveau de l'enfant, de la fillette, de l'adolescente.

Pendant les longues soirées d'hiver, alors que des troncs d'arbre brûlaient dans les immenses cheminées de leur palais, les poètes, les artistes, les courtisans, les dames d'honneur faisaient cercle autour du duc et de la duchesse,

et se livraient aux délices des conversations brillantes, colorées, quelque peu pédantes, sans doute, où les noms des héros de l'antiquité revenaient sans cesse, où l'on commentait les dernières trouvailles — statues grecques et romaines — découvertes dans un champ par quelque infatigable chercheur.

La duchesse et sa fille chantaient en s'accompagnant du luth. Don Giovanni Martino, le maître de musique d'Isabelle, était fier de son élève, décidément douée pour la musique comme pour l'étude.

Quelquefois, circulaient sous le manteau de terrifiantes histoires. Le duc Hercule, ou son entourage immédiat, avait exercé de sombres vengeances sur un parent, un seigneur du voisinage... La tour-prison du Lion gardait ses secrets. Mais l'on imaginait aisément ce qui pouvait se passer entre ses murs épais.

Isabelle avait visité le cachot où un des tyrans de Ferrare, Nicolas III, avait fait décapiter la belle Parisina Malatesta, sa femme, et Ugo, son fils illégitime... Hippolyte et Phèdre que l'amour trahit.

La jeune princesse n'avait-elle pas entendu dire maintes fois que c'étaient leurs voix désespérées qui, la nuit, s'élevant des fossés aux eaux verdâtres, demandaient justice.

Isabelle avait peur...

Elle surprenait parfois les regards de son père fixés sur une certaine femme, sa concubine, qu'il avait introduite à son foyer, de qui il avait des enfants. Il n'avait pas craint de lui donner une place de choix à côté de la belle Éléonore, son épouse légitime, la fille des rois d'Aragon.

Deux femmes... il les aimait l'une et l'autre. Il n'aurait supporté la trahison ni de l'une ni de l'autre.

Cour d'Este, brillante et corrompue... Mœurs faciles et brutales... Isabelle soupçonnait la détresse dans l'âme de sa mère. Sa jeune sensibilité frémissait au contact de cette légère fêlure qui, trop souvent, faussait les rires des courtisans et des *gentildonne* autour d'elle.

La princesse était à l'aube de sa vie quand sonna pour elle l'heure de quitter ce palais, ces *delizie* et tout ce qui menait, dans sa vie, une ronde enchantée. Elle allait se marier. La cour de Mantoue réclamait sa nouvelle étoile.

Le mariage de l'aînée des princesses d'Este avec l'héritier du marquis de Mantoue était décidé depuis longtemps. Des unions avaient déjà réuni les deux familles. Mais les d'Este et les de Gonzague cherchaient surtout à se créer des alliances dans les différentes cours italiennes. Le duc Hercule, qui se méfiait surtout de Venise, se ménageait la puissante amitié des de Gonzague, princes condottieri au service de Sa Seigneurie. Et les de Gonzague, de leur côté, devenant les parents des ducs de Ferrare, acquéraient la protection de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, père de la duchesse Éléonore.

Alliance politique, d'où, toutefois, l'affection des deux enfants n'était pas exclue.

François de Gonzague, adolescent de quatorze ans, était venu à Ferrare pour y connaître celle qui lui était destinée et qui n'avait alors que six ans. Il l'avait trouvée charmante. Déjà il avait réussi à briller à ses yeux en lui montrant ses chevaux, réputés remarquables. Ce jour-là, ils firent honneur à leur réputation en remportant le *palio* d'or aux courses ferraraises. *Palio* d'or qui fut rapporté triomphalement à Mantoue.

François et Isabelle étaient autorisés à s'écrire. Isabelle envoyait à son fiancé de courts billets, précieux, dans le style de l'époque. Le fiancé se montrait, dans ses réponses, aimable et courtois.

Il obéissait à la règle qui veut que, pour plaire à la jeune fille, il faut gagner la mère. Il s'y ingéniait au mieux. Ainsi la duchesse ayant exprimé le désir de posséder une Madone de Mantegna, peintre de la cour de Mantoue, François se hâta de commander une Madone à l'artiste en lui recommandant la célérité. Dès que le tableau fut prêt, il alla, en personne, le déposer aux pieds de sa future belle-mère. On n'est pas plus galant.

François n'avait que dix-sept ans quand il fut appelé à succéder à son père le marquis Frédéric.

Le duc de Ferrare, qui avait l'œil fixé sur lui, remarqua qu'il se montrait intelligent et perspicace dans la recherche de ses alliances.

Il maria ses sœurs avec de redoutables voisins. Au duc d'Urbino, un Montefeltre, sa sœur Élisabeth. A Jean Sforza, seigneur de Pesaro, sa sœur Madeleine. Enfin, Claire fut mariée par ses soins à Gilbert de Montpensier, seigneur français, susceptible de lui ménager des sympathies dans le camp d'outre-monts.

Le jeune François de Gonzague se mit à voyager dans les divers États de l'Italie, pour se rendre compte de la situation politique.

Il cherchait... un client. Mais le duc de Ferrare savait bien que sa *condotta* était désirée par la riche Venise et qu'elle paierait largement ses services. Le marquis de Mantoue attendait ses offres.

En même temps que la duchesse Éléonore apprenait à sa fille aînée que le jour de son mariage était fixé en février

de cette année 1490, elle lui annonça que la jeune Béatrice, sa sœur cadette, allait bientôt se marier avec Ludovic le More, régent de la cour de Milan.

Isabelle chérissait sa sœur. Sa maturité de caractère faisait d'elle sa petite maman quoiqu'elle n'eût qu'une année de plus que sa cadette. Elle avait été privée de cette *sorella* dans son enfance. Celle-ci avait passé sa jeunesse à la cour de Naples, chez ses grands-parents maternels. Elle n'était que depuis peu à Ferrare mais une amitié profonde unissait les deux jeunes filles.

Physiquement, elles formaient un contraste frappant. L'aînée était, à seize ans, déjà très belle.

Ceux qui l'ont dépeinte, Mario Equicola dans divers écrits, Trissino dans ses portraits, louent ses grands yeux d'un bleu sombre, tranchant sur le blond vénitien de sa chevelure au long flot ondulé tombant sur ses épaules. Elle avait les traits fins et réguliers, un teint précieux de camélia. Quand le duc Hercule regardait la médaille que Cristoforo Romano avait gravée à l'occasion de son mariage avec Éléonore, il pouvait se flatter d'avoir légué son profil droit et fier à son aînée. Elle n'était pas très grande, mais sa taille mince et souple avait l'élancement d'un jeune cyprès.

Bien différente était Béatrice. Un petit nez retroussé, des joues *pienotte*, un front étroit, une bouche sensuelle aux coins enfoncés, un teint très brun, des cheveux noirs. Son cou large, sa taille courtaude, faisaient prévoir un embonpoint certain avant peu de temps. Ressemblait-elle à sa mère? La médaille de Cristoforo Romano, où le profil d'Éléonore se détache en relief, lui prête ce nez retroussé et ces joues potelées.

Béatrice n'avait pas les cheveux répandus en ondes sur

les épaules, mais curieusement entressés, boudinés, entortillés de rubans et de perles, formant une grosse queue, la *cuazzone* des Milanaises, qu'elle avait adoptée quoiqu'elle ne fût pas encore mariée avec le More.

Au moral, les deux sœurs différaient aussi.

Isabelle aimait l'étude, la méditation, le recueillement. Béatrice était plus vive, plus spontanée, plus légère. Toutes les deux s'unissaient dans l'affection qu'elles portaient à leurs parents, leur père, leur mère et leur jeune frère Alfonso, l'héritier de la couronne.

Isabelle, Béatrice... Ferrare allait donner les deux plus brillants bijoux de sa couronne.

CHAPITRE II

PRÉLUDES...

La cérémonie de son mariage fut la première où elle brilla.

Ce fut splendide, comme toutes les manifestations publiques de cette époque où les cours rivalisaient entre elles de richesses et d'élégances.

Les Médicis, richissimes seigneurs de Florence, avaient donné le ton. Dès lors, on cherchait à se modeler sur eux, à faire aussi grand, aussi brillant. Paraître! Tel était le mot d'ordre. Tous les seigneurs italiens, parmi les moindres, désiraient que leurs alliances fussent prisées, recherchées, disputées. Ferrare et Mantoue se devaient d'éblouir!

Les ducs de Ferrare avaient fait venir des tapisseries et des tentures de Venise. Fra Rocco, réputé entre les autres orfèvres milanais, avait ciselé la ceinture d'or et d'argent de la nouvelle mariée, ses boutons, ses sceaux, ses boîtes...

Les cadeaux multiples et tous de très grande valeur que reçut la jeune fiancée furent enfermés dans de hauts coffrets, des *cassoni* décorés par Ercole Roberti.

Le jour du mariage se leva, plus éclatant, semblait-il, que jamais.

Février! C'était un février tiède comme un avril. Le

soleil se plaisait à caresser amoureusement les ors, les pierres précieuses dont étaient couverts les courtisans et les dames de la cour.

Les Ferrarais, accourus en foule, pour voir sortir le cortège de la chapelle ducale, contemplaient avec adoration leur princesse qui s'en allait à Mantoue, parer le sombre Castello des Gonzague.

Ils la trouvaient belle et lui envoyaient des baisers passionnés.

Isabelle, les yeux étincelants, monta dans le beau carrosse doré que son père venait de lui offrir, s'y assit à grand-peine, ne parvenant pas à discipliner les plis nombreux et raides de sa lourde robe de brocart. Un page empenné arrangea l'encombrante traîne autour de ses pieds.

A sa droite, élégant et chamarré d'or, fier sur son cheval harnaché comme pour la parade, chevauchait le duc d'Urbin. Il jetait de temps en temps des coups d'œil extasiés sur la ravissante mariée.

Tandis qu'à sa gauche, raide et non moins doré, sur sa monture caracolante, se tenait l'ambassadeur de Naples.

Princes, ducs, ambassadeurs, gentilshommes, courtisans, belles et nobles dames, tous et toutes alourdis de velours et de brocarts, crissants de soies et de perles, composaient un cortège de conte de fée.

Quand passa le marié, les Ferraraises qui se haussaient sur la pointe des pieds pour mieux l'apercevoir, eurent une moue de déception.

Rarement on vit marié plus laid. Courtaud, la tête enfoncée dans les épaules, il avait un visage de bouledogue, épais, camard, maflu, noir de peau, couronné d'une crinière épaisse et frisée.

Il adorait sa petite épouse de seize ans. Mais elle, Isa-

belle, dotée par la nature de tous les attraits qu'une femme pût désirer, intelligence, beauté, l'aimait-elle?

Elle l'adorait. Elle était bien disposée à lui montrer par la suite, et dans toutes les circonstances de la vie, que son dévouement ne devrait rien au seul devoir. François possédait son cœur en entier.

Le banquet qui suivit la cérémonie fut, comme tous les banquets de ce temps, fastueux, prétendant rivaliser avec ceux tant vantés des cours plus fortunées, milanaises ou florentines.

Les ducs de Ferrare n'avaient rien négligé, ni rien marchandé. Fi du bon marché! Il y avait du parvenu dans les conceptions des princes de la Renaissance. Ils aimaient, de temps en temps, à glisser les prix qu'ils avaient dû payer pour obtenir l'objet de leur convoitise.

La duchesse Éléonore avait acheté, à Naples, pour décorer la salle du banquet, des tapisseries d'Arras, dont l'une représentait la *Visite de la reine de Saba* à Salomon, ainsi que les remarquables tapisseries dont l'ensemble constitue la *Pastourelle*, brodées d'or et d'argent. Ces tapisseries constituaient un rare trésor. Ne disait-on pas que des ouvriers y avaient travaillé pendant un siècle? En temps ordinaire, elles étaient roulées, mises soigneusement à l'abri des injures du temps et des vers, attendant des circonstances extraordinaires pour être dépliées sur les murs des salles de fêtes.

On conçoit combien, à la lumière des torches, ces ouvrages tissés de fils d'or et d'argent, sertis de perles, devaient miroiter et former un cadre pharaonique à la scène des noces! Les convives étaient assis autour des tables harmonieusement décorées.

Le duc avait commandé le service des noces à Venise.

C'était l'orfèvre Giorgio da Ragusa, alors en grand renom, qui l'avait ciselé sur les dessins de Cosimo Tura. Les plats d'or, d'argent, d'émail, étaient soutenus par des satyres, des dauphins, des griffons... les coupes de fruits, d'or massif, étaient ornées d'aigles, de génies, emblèmes de la maison d'Este. Les pyramides de sucre maintenaient très haut de petites bannières — on en comptait deux cents — aux armes des d'Este et des Gonzague.

Bien que les princes présents à ce repas fussent habitués aux déploiements de richesses des cours italiennes, ils durent avouer que les ducs de Ferrare s'étaient surpassés.

La chère fut abondante et compliquée. Des oiseaux entiers, des paons, étaient présentés à la mode française, leurs plumes déployées en éventail. Des quartiers de venaison, nappés de sauces épicées, exaspéraient le goût. Au dessert on apporta un énorme pâté, qui, délicatement ouvert, laissa s'envoler des pigeons aux gorges rutilantes, qui vinrent se poser sur les épaules des convives.

Au milieu des battements d'ailes, commencèrent les représentations. Les d'Este, très friands de ces divertissements, ne manquaient jamais une occasion de faire jouer les *Menechmes* ou telle autre comédie d'un auteur latin.

On dansa, on joua...

En catimini, pendant le bal, le fiancé s'éclipsa un instant, suivi de son beau-père et de quelques autres illustres personnages.

Parmi eux se trouvait Annibal Bentivoglio, ambassadeur de Venise. Il avait épousé Lucrèce, fille naturelle d'Hercule d'Este, et par conséquent il était le beau-frère de la main gauche de François de Gonzague. Il était chargé, de la part de la Seigneurie de Venise, de lui faire les offres

tant attendues. Elles étaient fort avantageuses. François fut très heureux de les accepter.

Un contrat fut signé, dans le grand salon du Castello ferrarais, par lequel le marquis de Mantoue se déclarait le serviteur soumis de la Seigneurie, son condottiere dévoué.

Quand le jeune marié revint dans la salle de bal, il était radieux. Son mariage s'annonçait sous les plus riants auspices. En plus de toutes les alliances qu'il s'était précédemment assurées, il pouvait ajouter celle de la maison de Milan, puisque Béatrice allait épouser Ludovic le More. Cette union, pensait François, neutraliserait l'inimitié qui existait depuis toujours entre les Aragonais et les Visconti de Milan. Le More ne pouvait plus être l'ennemi déclaré des grands-parents de sa femme.

François de Gonzague ne discernait aucun nuage dans son horizon de jeune marié.

Les journées de fêtes terminées, le cortège princier confia sa fortune au Pô pour aller rejoindre Mantoue. Isabelle monta dans une galère dorée, également offerte par son père.

Embarquement pour Cythère...

Le temps était magnifique. Les rives du Pô étaient vertes de leurs peupliers, de leurs saules, de toute la parure verdoyante qu'un printemps précoce avait semée dans les champs et les bois, tout exprès, semblait-il, pour fêter le couronnement de ce jeune amour.

Derrière la galère dorée suivait une file de cinquante barques drapées d'écarlate, où avaient pris place des courtisans, mais aussi des musiciens et des poètes. Et, soutenues par un luth, des mélodies, au rythme des vagues molles du Pô, s'échappaient des tentures éployées, s'élançaient dans les espaces vierges.

Jamais Isabelle ne devait oublier l'enchantement de ce premier voyage.

Le Mincio! Mantoue!

Des acclamations enthousiastes accueillirent la petite épousée. Sur le quai une jument blanche splendidement harnachée avec une selle peinte de couleurs vives l'attendait. Sa longue robe de brocart grenat cachait ses pieds délicats, ondulait gracieusement à chaque mouvement de la bête docile. Le soleil caressait ses beaux cheveux dorés recouverts d'un diadème où s'encadraient de merveilleuses perles. Une grosse chaîne d'or, retenant un médaillon, brillait sur sa poitrine. Encadrée par son mari et le duc d'Urbin, son beau-frère, précédant les ambassadeurs des diverses puissances d'Italie, Naples, Florence, Venise... Isabelle d'Este entra dans son nouveau domaine.

La ville était noire de monde. A part les vieillards et les enfants, chacun et chacune s'étaient déplacés. Tous avaient, pour la circonstance, décoré leurs maisons, et suspendu aux fenêtres et aux balcons des tentures et des tapisseries. Les rues et les places offraient, avec leurs arcades enguirlandées, leurs arcs de triomphe, leurs arceaux de roses et de lauriers, leurs draperies cramoisies étendues çà et là, un spectacle inouï de richesse. Des myriades de pigeons faisaient, au-dessus des têtes, un dais mouvant, vivant et joyeux.

« Que l'on organise des fêtes magnifiques! » avait ordonné le marquis.

Il avait été largement obéi.

Quand Isabelle arriva à la porte Pradella, elle vit venir à elle un groupe d'enfants tout de blanc vêtus, couronnés de roses et portant des palmes dans leurs mains. Ils encerclèrent la marquise et se mirent à chanter une cantate

de bienvenue. Elle les remercia du geste et leur sourit.

Elle ne parvenait pas à avancer. Partout, elle était obligée de s'arrêter pour recevoir les hommages de la population. Au Ponte S. Jacopô, à la Piazza, elle vit se dérouler devant elle une cavalcade d'un bariolage éblouissant. Des chars, celui de Vénus, celui de Mars, celui de Jupiter, etc., entourés de personnages symboliques qui dansaient joyeusement, allaient lentement, rutilants de leurs ors et de leurs chamarrures.

Devant l'église Saint-André, autre arrêt. On attendait le cortège pour jouer devant les nouveaux mariés un intermezzo musical. Isabelle ne dissimulait pas son bonheur.

Des chœurs d'enfants, personnifiant des anges et des planètes, lui souhaitèrent la bienvenue. Elle s'inclina vers eux, séduisante en sa grâce juvénile.

Enfin, elle arriva au pied de l'escalier d'honneur du château. Un enfant encore qui lui récita des vers l'attendait. Isabelle se pencha et l'embrassa.

La joie de la nouvelle marquise était sans mélange. Si jeune encore, elle n'était point blasée sur les honneurs qu'on lui témoignait. Malgré elle, ses yeux s'embuaient de larmes.

La charmante Élisabeth de Gonzague, duchesse d'Urbin, la sœur de son cher mari, avait voulu la recevoir au Castello et lui tenir lieu de mère. Elle la connaissait, l'ayant vue une fois à Ferrare avant son mariage. Les deux jeunes filles avaient tout de suite ressenti l'une pour l'autre une très vive sympathie. Elles s'étaient découvert des âmes jumelles.

Ce jour-là, Isabelle, apercevant Élisabeth au bas de l'escalier, aurait bien voulu se détacher du cortège, se jeter dans ses bras, donner libre cours à son émotion. Mais elle

se contenta, obéissant au protocole, de plier le genou devant sa belle-sœur, pour recevoir sa bénédiction.

Le festin que le marquis de Mantoue offrit à sa blonde épousée ne fut pas moins fastueux que celui de Ferrare. Pour cette circonstance, Élisabeth d'Urbin avait prêté à son frère ses tapisseries célèbres, représentant la guerre de Troie. Ce fut dans un cadre merveilleux qu'Isabelle dégusta les carpes du lac, le vin virgilien de la campagne mantouane.

Fêtes, danses, tournois, retraites au flambeau... Pendant un mois, elle fut prise dans un tourbillon de plaisirs.

Mais au-dehors le peuple festoyait. Sur l'ordre du marquis, renouvelant le miracle des noces de Cana, l'eau qui coulait des fontaines avait été changée en vin, et des repas étaient servis aux pauvres de Mantoue. On se figure la joie, qui se changea bientôt en folie, des pauvres hères qui mangeaient et buvaient à satiété, et plus qu'à satiété.

Pendant un mois Mantoue ne fut qu'un banquet et qu'une fête. On se pressait devant le Castello pour apercevoir la jeune marquise qui, de temps en temps, se montrait au balcon. C'étaient alors des cris, des bravos délirants. On jetait des confettis, en forme de châteaux, d'églises, d'animaux, des serpentins...

Jamais le peuple mantouan n'oublia le carnaval 1490, date du mariage du marquis François de Gonzague avec Isabelle d'Este.

CHAPITRE III

MONDAINE ET BATISSEUSE

Dès lors, la vie de la marquise de Mantoue, de son mariage à sa mort, se déroula dans un décor étincelant, mouvementé et divers, où se superposaient et s'emmêlaient, comme les dessins différents et les *empreses* sur les marqueteries de ses *camerini*, les fêtes et les voyages, la diplomatie, l'art, chacune de ces manifestations adaptées à son esprit et à son caractère, gardant son importance particulière et capitale en soi.

François était obligé, bien contre son gré, de laisser souvent sa femme seule au Castello. Il devait demeurer à Venise, où un somptueux palais était mis à sa disposition, pour visiter les places fortes de la Seigneurie, assurer leur défense, en cas de guerre. Dans ce but, il dressait des troupes, préparait des armées, veillait à leur ravitaillement, renforçait leur artillerie.

Il rejoignait Mantoue toutes les fois que cela lui était possible. Pas assez souvent à son gré. Il était alors surpris de constater combien sa toute jeune femme avait montré de bon sens, de perspicacité dans la gérance de son État. Certes, il plaçait auprès d'Isabelle des fonctionnaires capables de la diriger avec tact, mais elle savait

prendre des décisions qui, toutes, dénotaient un esprit sûr.

François était en admiration devant elle. Tant de grâce, tant de charme, tant de raison réunis en une même personne, sa femme! Il était heureux.

Pourtant, si *giovinetta*, si jolie, si séduisante, Isabelle ne pouvait rester confinée en son Castello. Après quelques mois passés en petits déplacements dans les environs, pour connaître les possessions gonzaguesques, à Goïto, à Gravano, en excursion sur les rives adorables du lac de Garde, Isabelle rêva de fêtes dans le genre de celles que l'on donnait à Ferrare.

François approuvait ses désirs si légitimes.

Aussi fut-il le premier à lui conseiller de répondre à l'invitation de Ludovic le More qui donnait, à Milan, à l'occasion de son mariage avec Béatrice d'Este, de fastueuses réceptions.

Quant à lui, malgré son vif désir d'accompagner sa femme, il ne crut pas devoir le faire. Il craignait de déplaire à la susceptible Seigneurie.

Il s'agissait, dans cette cérémonie familiale, d'être *élegantissima*, de faire valoir sa maison, de ne pas avoir l'air de « la parente pauvre ».

Mais elle était riche. Elle pouvait s'offrir de beaux atours. Briller à la cour de Milan, une des plus magnifiques d'Italie! Elle en rêvait.

Elle se mit à écrire à ses correspondants de Venise et de Ferrare, pour commander des toilettes et des bijoux inédits. Rien ne devait être trop cher : Zorzo Brognolo, son intermédiaire à Venise, était dans une perpétuelle fièvre. Il recevait des instructions précises, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

Elle voulait un manteau. Pour cela, quatre-vingts peaux de zibeline étaient nécessaires!

« Ne vous laissez pas arrêter par le prix, lui écrit-elle, même s'il atteint dix ducats. Je le paierai avec joie, si la fourrure en vaut vraiment la peine. Achetez aussi huit aunes du plus beau satin cramoisi que vous trouverez à Venise pour la doublure de ce manteau. Au nom du ciel, usez de votre diligence accoutumée. Rien au monde ne me sera plus agréable. »

A Giacomo Trótti, ambassadeur du duc de Ferrare à Milan, elle demanda également deux belles peaux de chat d'Espagne, toujours pour cette *sbernia* (manteau).

Habillée, emperlée, prête! emportant après elle des bagages entassés sur des mules, des caisses pleines de robes, de manteaux, des bijoux... elle se met enfin en route, suivie d'une foule de courtisans, de gentilshommes, de *damigelle*.

N'a-t-elle rien oublié? Ah! mon Dieu, si! Et sa belle toque surmontée d'une aigrette! C'est peut-être ce qu'elle avait préparé de plus précieux!

Vite, qu'on coure lui chercher *e togli cum el capello la nostra penna de le zoglie!*¹ Et qu'un cavalier à « poste volante » la lui ramène!

*

La jeune marquise était éblouie. Qu'étaient le Palazzo de Ferrare et le morne Castello mantouan, en comparaison de ce superbe palais de Milan qui dressait sous l'azur de la plaine lombarde son majestueux ensemble de briques rouges, tellement vaste qu'il constituait à lui seul une

1. Sa toque, son chapeau et sa plume de joaillerie.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
— LE 7 AVRIL 1960 —
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

